

La "Revue Suisse" et la vie jurasienne : 1847-1861

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **36 (1931)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La „Revue Suisse“ et la vie jurassienne

1847-1860

par J.-E. Hilberer, professeur, à Berne

Dernièrement, j'eus le loisir de me familiariser avec la collection complète de l'ancienne *Revue Suisse* qui, pendant un quart de siècle, fut le rendez-vous des savants, des érudits, des grands hommes qu'a produits la Suisse romande pendant une certaine période. C'est là qu'ils émettaient leurs idées, que leurs opinions s'entrechoquaient pour faire jaillir la lumière. A côté de noms connus des cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, de Fribourg, j'eus bientôt le plaisir de constater que ce vaillant périodique s'intéressait également à notre vie jurassienne, surtout aux grandes questions économiques et sociales qui occupaient alors les esprits, et qui depuis se sont réalisées pour le bien et la prospérité du pays. Que de noms aimés me sont tombés sous les yeux! Non seulement ces volumes renferment des études du plus haut intérêt sur des sujets variés, mais ils constituent une mine précieuse de souvenirs. C'est tout un glorieux passé qui renaît de ses cendres.

La *Revue Suisse* a existé de 1838 à 1862. Elle parut d'abord à Lausanne chez le libraire Ducloux et Charles Secrétan en fut le premier rédacteur. Mais déjà au bout d'une année, il passa ses fonctions à F. Chavannes qui les partagea avec F. Espérandieu. Vinet, Juste et Caroline Olivier devinrent ensuite les piliers de cette revue. J. Olivier en fut même propriétaire de 1845 à 1855. Sainte-Beuve y collabora pendant deux années consécutives; mais il ne signait pas ses articles. Enfin, en 1862, la *Revue Suisse*, ayant sans doute à lutter contre des difficultés pécuniaires insurmontables, peut-être aussi pour d'autres motifs, fusionna avec la *Bibliothèque universelle*. Ce fut la fin de cette revue d'élite.

Porrentruy possédait à cette époque toute une pléiade d'hommes cultivés dont les lumières et les travaux furent appréciés bien au delà de nos frontières. Jules Thurmann était en train de rassembler des matériaux pour son magnifique *Essai de Phytostatique*

et de coordonner ceux qu'il avait réunis pour les *Soulèvements jurassiques*. L'orientaliste Parrat s'occupait de ses savantes recherches sur la traduction des hiéroglyphes égyptiens au moyen de la langue chaldéenne. Il est vrai que la phonétique n'était point encore une science établie sur des bases bien solides, ce qui le faisait traiter son sujet d'une façon plus ou moins disparate et arbitraire. Alexandre Daguet, alors directeur de l'Ecole normale du Jura, ébauchait déjà les esquisses merveilleuses qui racontent les exploits de nos aïeux. X. Kohler, archiviste de la ville, compulsait les vieux manuscrits et composait les chants de ses *Alperoses*, tandis que L.-V. Cuenin déployait sa verve caustique dans de spirituelles chansons françaises et patoises dont plusieurs sont restées célèbres. A quelque distance de là vivaient A. Quiquerez, l'infatigable archéologue, X. Péquignot, auteur de *Biographies* fort bien faites et X. Stockmar, le grand patriote, conseiller d'Etat à Berne. Tous ces noms et bien d'autres encore se retrouvent dans la «*Revue Suisse*».

Cependant, ce périodique ne satisfait pas à ces esprits sages, toujours en éveil. Il fallait à leurs connaissances un champ d'activité vaste, une arène de discussion d'où la vérité pût se dégager librement et prendre son essor. L'historien Daguet le comprit. Il eut l'heureuse idée de rapprocher ces hommes et, dans ce but, il fonda la *Société d'Etudes* qui eut ses réunions tous les jeudis, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des sociétaires. Chacun devait apporter quelque travail. Les sciences, l'économie publique, la littérature, les arts, tout figurait dans le programme et donnait souvent lieu à des débats intéressants. Ces réunions durèrent plusieurs années et constituèrent le germe de la Société jurassienne d'Emulation, fondée dans le but de convier dans un lien étroit tous les hommes studieux du Jura. Ceci fut l'idée et l'œuvre de J. Thurmann et de X. Stockmar auxquels vinrent se joindre d'autres patriotes éclairés. Aujourd'hui la Société d'Emulation, devenue puissante, compte des membres partout où des cœurs jurassiens battent à l'unisson, et il convient de rappeler qu'elle a et qu'elle a eu des honoraires et des correspondants qui ont marqué dans la vie intellectuelle de notre pays et ailleurs. Qu'il nous suffise de citer les noms du peintre Aurèle Robert, du géologue et naturaliste Agassiz, du général Dufour, du savant Carl Vogt, de l'historien von Mulinen et ceux de poètes et d'écrivains comme H.-F. Amiel, J. Olivier, Albert Richard, Petit-Senn, Jules Vuy et plus récemment Ph. Godet et Carl Spitteler auquel on vient d'ériger un monument à Liestal.

Certes les débuts ne furent pas faciles. Les adhésions arrivèrent lentement à cette époque de luttes intestines dont la Suisse allait être le théâtre. Mais la Société d'Emulation avait mieux à

faire que de s'enliser dans les discussions de partis. Non seulement elle voulait être le flambeau de la science et des lettres, mais encore un rendez-vous de frères, un foyer régénérateur de pensées sereines, la tribune de la tolérance et de la paix. C'est ce qui la sauva.

Dès le commencement, la « *Revue Suisse* » mit ses pages à la disposition de cette société. Dans le volume de 1848 nous rencontrons un compte-rendu fort bien rédigé, daté de « *Porrentrui* ». Les *Actes* ou *Coups d'œil* alors ne paraissaient pas encore et l'article, quoique modestement signé de trois étoiles, semble être sorti de la plume féconde d'un des meilleurs Jurassiens, nous avons nommé Xavier Kohler. L'auteur y donne d'abord un rapide aperçu sur le but de la nouvelle société. « Elle ne se borne pas à de simples travaux, elle veille diligemment sur tout ce qui intéresse les sciences et les arts dans le Jura. Appeler l'attention des autorités sur nos établissements scientifiques, recueillir les antiquités du pays et les documents précieux pour son histoire, enrichir le *Musée Jurassien* (sic), faciliter les publications utiles, est une tâche laborieuse qu'elle poursuit avec une activité digne de tout éloge. Le succès se plaît à couronner de si louables efforts ».

Puis il entre dans les détails. Il mentionne le premier volume du *Cartulaire de l'ancien Evêché de Bâle* de M. Trouillat, les travaux de Quiquerez, de Thurmann, de Daguët, de Paroz, de Feuquier, etc. La poésie n'est pas exclue. Il faut bien égayer ces graves travaux par quelques rimes parfumées du terroir. Ce ne sont point des chefs-d'œuvre, mais c'est le frémissement de l'âme jurassienne. Ce sont les sites de nos vallées, les ruines et les vieux manoirs peuplés de souvenirs, le génie de nos montagnes et la langue énergique et pittoresque des aïeux. Mais pourquoi tous les Jurassiens ne viennent-ils pas au rendez-vous? « Pourquoi, par exemple, ne voyons-nous pas figurer aux réunions mensuelles M. Vernier, le savant botaniste, l'horticulteur-poète, qui a fourni des données précieuses à la flore et dont les vers heureux ne sortent point du cercle de quelques intimes? Pourquoi une autre muse jurassienne garde-t-elle un silence coupable, quand sa lyre de l'ivoire le plus pur rend des accords si frais, si gracieux? » Cet appel amical ne resta pas sans réponse. Napoléon Vernier accourut, d'autres poètes accoururent avec leur lyre en bandoulière, et un moment la *Revue Suisse* était toute fleurie de poésies jurassiennes. Xavier Kohler y inséra son *Nicolas de Flüe*, ses *Voix du matin* et son *Lac de Biègne*; N. Vernier *Le souterrain ou l'esprit de la montagne*, et M^{lle} Félicie Stockmar, muse charmante, son beau poème intitulé *Mirage*. L'auteur termine sa chronique en annonçant la publication des *Paniers*, cette œuvre si éminemment jurassienne en patois de la vallée de Delémont.

Mais d'autres nouvelles se joignent à celles de la Société d'Emulation, un peu pêle-mêle, il est vrai, selon les événements. D'abord la «*Revue Suisse*» n'est pas indifférente au mouvement de la presse jurassienne.

A cette époque paraissait à Porrentruy l'*Helvétie*, journal fondé par Xavier Stockmar pour soutenir sa politique et rédigé par un Vaudois, H.-E. Gaullieur. Dans la suite Gaullieur abandonna ce poste, et l'*Helvétie* passa à l'imprimerie de V. Michel et fut rédigée d'abord par un ressortissant italien du nom de Bassi et plus tard par un monsieur Lardon de Moutier. A la fin de 1848, le journal fut transféré à Berne et devint l'*Helvétie fédérale*. Cependant, déjà au bout d'une année, nous retrouvons la feuille à Porrentruy, de nouveau sous son ancien nom. Elle exista encore jusqu'en décembre 1850. Le transfert à Berne n'avait pas été envisagé de bon œil. «Pendant un an, dit le chroniqueur de la *Revue suisse*, ce journal a été exclusivement jurassien... Lorsque l'*Helvétie* était à Porrentruy, elle admettait dans ses colonnes les rendus-comptes de de la Société jurassienne (d'Emulation)... La nouvelle feuille française de Berne n'est plus *jurassienne* (c'est l'auteur qui souligne), puis elle est souvent d'un *rouge* si foncé que maints sociétaires ne veulent y figurer d'aucune manière, pas même dans une simple analyse de travaux; l'on craindrait en outre que cette insertion ne nuisit à la Société en lui donnant une couleur politique quelconque, ce qui serait opposé à ses statuts et à l'esprit qui anime tous ses membres ».

Au printemps de 1850, on se trouvait à la veille de la lutte électorale. De longtemps les partis n'avaient mis tant d'ardeur à l'attaque et à la défense. De là une vraie fièvre de journalisme que le chroniqueur de la «*Revue suisse*» ne peut passer sous silence. Il se borne évidemment aux journaux politiques de langue française, et il n'est pas sans intérêt de relever ici ce qu'il dit: «En 1849 il n'en existait que deux, l'«*Helvétie fédérale*» et la «*Suisse*»; cette année (1850) nous avons en outre la «*Tribune suisse*,» défroquée de l'«*Helvétie fédérale*», ultra-radical, «*La Patrie*», conservatrice. A côté de ces deux feuilles quotidiennes, l'approche des élections a encore créé deux journaux charivariques hebdomadaires: pour les conservateurs le «*Figaro suisse*», production anodine et sans esprit; pour les radicaux «*Jocko*», sale et dégoutant pamphlet, dont le cynisme révolte les honnêtes gens de tous les partis. Depuis son retour à Porrentruy, l'«*Helvétie*» n'a plus le cachet communiste qu'elle portait dans la capitale. Cependant on désirerait la voir suivre plus exactement la ligne de conduite modérée que lui traçait son nouveau programme. L'«*Helvétie*» publie chaque semaine un «*Bulletin littéraire*» qui rend compte des productions nouvelles et nationales et initie un peu le Jura au mouvement scientifique et littéraire de la mère-patrie.»

On s'occupa aussi de l'édition d'un «Annuaire du Jura bernois» pour 1851, recueil à la fois statistique, historique, agricole et commercial, semblable à ceux que publiaient les départements français. Le chroniqueur de la *Revue Suisse* l'annonce; mais sauf erreur, l'«Annuaire» ne parut pas avant 1855, et ce fut V. Michel qui l'édita dans le but de le distribuer comme prime aux abonnés de son nouveau journal. Ce journal était le «*Jura*». Il avait rapidement fait son chemin et publiait de bons articles sur des questions ayant trait au bien-être matériel et moral du pays.

En mars 1854, le chroniqueur parle de la situation de l'instruction publique dans la contrée. Elle est en souffrance à cause de la lutte des partis. L'École normale est sur le qui-vive, le collège de Porrentruy de même. Et comme l'élément laïque était l'objet de vives attaques dans la presse conservatrice, le chroniqueur ne dissimule pas ses craintes sur ce qui allait arriver. En effet, ni l'intervention, ni l'éloquence de M. Bandelier, alors directeur de l'éducation, ne parvinrent à apaiser les passions. Trois professeurs laïques, et non des moins estimés, furent remplacés par des prêtres et Porrentruy redevint un moment «tout à fait une ville épiscopale».

C'est également de cette époque que date le projet de la fondation à Porrentruy d'une *Société d'utilité publique* dont le programme comprenait surtout des questions commerciales, industrielles, économiques. Malheureusement, cette société naquit sous une mauvaise étoile. La presse bernoise débita sur son compte les bruits les plus absurdes et les suppositions les plus malveillantes. Il fallut se défendre. X. Stockmar prit la plume. Dans une brochure intitulée *l'Utilitarisme*, ce patriote éminent montre quelle importance le Jura bernois attachait à maintenir son individualité, tout en prenant sa part du progrès général. Puis il retrace les statuts de la nouvelle société. Répandre les idées d'ordre, de travail, de progrès, propager les doctrines saines de l'économie politique, étudier les causes d'infériorité et de malaise qui peuvent exister dans le pays, rechercher les moyens d'y substituer l'esprit de perfectionnement et de bien-être, instituer un corps délibérant, défenseur officieux des intérêts du Jura, organe de ses vœux et de ses réclamations, développer l'instruction, améliorer l'agriculture, introduire de nouvelles branches d'industrie, ouvrir de nouveaux débouchés commerciaux, créer des institutions philanthropiques, réformer la législation du pays, — tout y était et cela donna naturellement lieu, dans de certaines sphères, à bien des discussions de pour et de contre. Dans cette même brochure, aussi précise que le titre en est vague, l'auteur tient à montrer à ses compatriotes leurs défauts et leurs faiblesses. L'amour-propre national n'y est point ménagé. Ce ne fut pas un coup heureux. Il devint fatal à la Société d'utilité publique qui rentra dans l'ombre après une vie très éphémère.

La science vaut décidément mieux que la politique. Elle purifie les esprits plutôt que de les agiter, elle crée des choses utiles à l'humanité, elle ennoblit le cœur. Revenons donc à la science.

A plusieurs reprises, le *Revue Suisse* parle de la Société helvétique des sciences naturelles. Elle poursuit ses réunions. Celle qui eut lieu à Porrentruy au commencement du mois d'août 1853 fait l'objet d'un article assez détaillé. Plus de 200 savants, venus de la Suisse, de la France et d'ailleurs, y prirent part. J. Thurmann présida la docte assemblée et prononça à cette occasion un discours qui se distingue par de rares qualités de style, de hautes idées de patriotisme et par un grand amour pour la science. La *Revue Suisse* le reproduisit en entier; mais nous n'en donnerons ici qu'un rapide résumé.

Après avoir passé en revue les événements récents du pays, Thurmann parle de sa situation peu favorable au développement de la science. Il rappelle son annexion au canton de Berne. « Pauvre enfant perdu, dépouillé de l'indigénat paternel par les tempêtes politiques et brusquement attaché à une famille déjà constituée, le nouveau venu s'est trouvé au milieu de frères qui se suffisaient entre eux, et qui n'avaient trop que faire d'une affection de plus ». De là sa torpeur, son absence d'initiative, malgré son individualité réelle. La Société helvétique des sciences naturelles, en tenant ses assises à Porrentruy fera donc événement dans l'histoire morale du Jura. Elle révélera aux Jurassiens l'existence de ressources nationales, de richesses vers lesquelles ils porteront leur attention, leurs efforts, leur concours. Thurmann entre ensuite dans quelques détails. Sauf dans les domaines de la botanique, de la géologie, de la paléontologie, les sciences ne présentent rien de bien solide. Mais si le Jura ne possède pas les richesses des Alpes, il porte néanmoins un cachet particulier. Ses terrains ont un caractère à part, sa flore est spéciale et ne manque ni de variété, ni d'attrait. Et puis il cache des trésors incontestables, ce sont les nombreuses faunes fossiles que recèlent ses terrains. A cet égard peu de contrées sont plus favorisées. Thurmann termine ce beau discours en réclamant l'indulgence scientifique des hôtes de Porrentruy et en sollicitant leur appui.

On peut dire, en effet, que cette réunion changea de fond en comble la face du Jura et qu'elle eut une influence particulièrement heureuse dans presque tous les domaines de la science.

Deux événements d'une importance capitale pour toute la Suisse occidentale furent le dessèchement des marais du Seeland, connu aussi sous la dénomination de « Correction des eaux du Jura », ainsi que l'établissement d'un réseau de chemins de fer jurassiens. Ces deux grandes œuvres, accomplies aujourd'hui ne pouvaient manquer de remuer les esprits bien nés. Il y eut force pro-

jets, articles de journaux, réunions d'initiative, échanges de vue. La *Revue Suisse* ne resta point étrangère au mouvement. Elle publia à ce sujet maints articles fort documentés et fort bien rédigés, dus à la plume de savants et de spécialistes autorisés. Elle a donc bien un peu mérité de la patrie, et, si son œuvre de propagande a contribué à produire de grandes choses, elle s'est érigé par le fait même un des plus beaux et des plus durables monuments de reconnaissance que nous sachions.

Mentionnons enfin quelques articles nécrologiques publiés par la *Revue Suisse*. Ils nous rappelleront des noms connus, des figures aimées que le temps n'a pas effacées. Il y avait dans les années quarante, à Porrentruy, un jeune homme plein d'espérance et d'un esprit élevé. C'était Victor Theubet, professeur au collège. Après avoir séjourné successivement en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie, en Angleterre, dont il parlait les langues avec une égale facilité, il était revenu dans sa ville natale. C'est là que la mort le surprit, tout entier adonné aux beaux-arts qui étaient un culte pour lui. Le dessin à la gouache et à l'aquarelle avait d'abord seul occupé ses loisirs. Mais en 1843, se trouvant à Milan, il admira à la bibliothèque boroméenne ces délicieuses miniatures, ces initiales ornées, si délicates et si fraîches, dont le pinceau de Raphaël avait enluminé de précieux manuscrits. Dès lors, il devina son genre et rêva la renaissance d'une des branches les plus fécondes et les plus gracieuses de la peinture. L'année suivante, il composait à Londres pour la reine Victoria, le portrait de Sa Majesté, rehaussé de délicieuses arabesques. A la vue de ce beau travail, une société lui commenda douze tableaux sacrés dans le même genre pour en orner une édition illustrée de la Bible. Ce travail remarquable ne put être achevé, car l'artiste s'en alla vers d'autres cieux sans avoir pu donner la pleine mesure de son incontestable talent.

Par une coïncidence douloureuse, deux lieutenants-généraux de l'armée française, deux Suisses qui soutenaient noblement le renom de leur pays, moururent en 1853 à quelques jours d'intervalle. L'un était Alfred Rilliet, de Genève, l'autre, le baron Théophile Voirol, ancien pair de France, qui résidait à Besançon où il comptait de nombreux amis.

« Voirol avait 18 ans lorsqu'il quitta Tavannes en 1799, pour entrer à l'armée comme simple soldat, à la place de son frère, auquel répugnait le métier des armes. Le dévouement l'avait conduit au camp; le courage et le talent l'y élevèrent. Du chevron de laine à l'étoile d'argent, il conquit ses grades de bataille en bataille. C'étaient ses jours de fête; aussi n'allait-il jamais au feu qu'en grande tenue. Officier à Hohenlinden, lieutenant à Austerlitz, chevalier à Iéna, capitaine à Pulstuck, blessé deux fois et fait prisonnier en Espagne, la valeur qu'il déploya dans la retraite d'Allema-

gne lui valut un régiment et la croix de commandeur. Parmi ses actions glorieuses, on cite la défense de Nogent-sur-Seine, où il tint pendant deux jours entiers avec 600 hommes contre tout un corps d'armée. La campagne de Belgique valut à Voirol son dernier grade. Appelé bientôt après au commandement en chef de l'Algérie, il y a consacré par de nombreuses créations le souvenir de son passage, souvenir pur et respecté. Il fut nommé pair de France après la tentative de Strasbourg; l'empereur ne lui en a pas gardé rancune. Le général Voirol n'était pas seulement une vaillante épée, mais un noble caractère, bon, obligeant pour tous. Suisse de cœur et prêt à tout quitter pour servir son pays au moment d'un sérieux danger ».

Ainsi s'exprime la *Revue Suisse* du mois d'octobre 1853. Ailleurs, elle parle du décès de M. l'avocat Kohler, un des derniers jurisconsultes de l'école française, qui en gardait la tradition dans le pays; puis de ceux de M. le colonel Hoffmeyer, de Delémont, héroïque soldat de l'Empire, et de M. Gross de la Neuveville, ancien lieutenant-colonel au service de la France, frère du général Gross connu pour la défense de Messine et qui, à cette époque, se trouvait encore au service des Deux-Siciles.

Mais un deuil général dans tout le pays fut la mort inattendue de J. Thurmann, survenue en 1855. Le monde des savants était dans une consternation profonde; le Jura venait de perdre un de ses meilleurs fils. Une maladie assez voisine du choléra avait mis fin à la vie du grand géologue après quelques heures seulement de souffrances. C'est sous cette impression douloureuse que la Société helvétique des sciences naturelles ouvrit sa session cette année-là, à La Chaux-de-Fonds. Thurmann comptait assister à la fête. Il avait composé dans ce but cet admirable toast à Abraham Gagnebin qui trouva sa place dans nombre de journaux et de revues, et qui est d'un bout à l'autre un pieux hommage de reconnaissance en l'honneur du grand naturaliste de La Ferrière.

Ici finissent les notes que j'ai recueillies au cours de mes lectures des volumes de la *Revue Suisse*. Sans doute, elles sont bien superficielles. Mais elles retracent toute une période intéressante de notre vie jurassienne. A ce titre, elle méritaient d'être rapportées.

